



**HAL**  
open science

**DE L'HOMME ANATOMISÉ AU PORTRAIT AU VIF  
DU MÉLANCOLIQUE : LES DEUX FOYERS DU  
DISCOURS MÉDICAL SUR L'HOMME DANS  
L'OEUVRE D'ANDRÉ DU LAURENS**

Claire Crignon

► **To cite this version:**

Claire Crignon. DE L'HOMME ANATOMISÉ AU PORTRAIT AU VIF DU MÉLANCOLIQUE : LES DEUX FOYERS DU DISCOURS MÉDICAL SUR L'HOMME DANS L'OEUVRE D'ANDRÉ DU LAURENS. Miroirs de la Mélancolie, 2015. hal-02176359

**HAL Id: hal-02176359**

**<https://hal.science/hal-02176359>**

Submitted on 8 Jul 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE L'HOMME ANATOMISÉ AU PORTRAIT AU VIF DU MÉLANCOLIQUE :  
LES DEUX FOYERS DU DISCOURS MÉDICAL SUR L'HOMME DANS L'ŒUVRE D'ANDRÉ  
DU LAURENS

Claire Crignon  
Université Paris-Sorbonne (Paris IV)<sup>1</sup>

André Du Laurens (1558-1609), chancelier de l'université de Montpellier en 1603, premier médecin du roi Henri IV à partir de 1606<sup>2</sup>, est sans doute davantage connu des historiens de la médecine pour ses travaux sur l'anatomie ou pour son traité sur les crises (auquel Bordeu se réfère longuement dans l'article « crise » de l'*Encyclopédie*<sup>3</sup>) que pour son analyse de la mélancolie. En 1593, il publie en latin ses *Opera anatomica* qui sont rééditées sous une forme remaniée en 1600 sous le titre d'*Historia anatomica humani corporis*<sup>4</sup>, puis traduites en français en 1610 par François Sizé, et enfin en 1621 par l'un de ses disciples et admirateur Théophile Gelée qui traduit l'ensemble des œuvres du médecin montpelliérain<sup>5</sup>. Parce qu'il accorde une grande place à la tradition médicale antique, prenant la défense de Galien à une époque où son enseignement se trouve vivement attaqué, se référant aussi souvent à Hippocrate dans son

---

<sup>1</sup> Cet article a reçu le soutien de l'ANR PHILOMED JCJC 09-0145-01.

<sup>2</sup> Pour plus de détails biographiques concernant André Du Laurens, voir Louis Dulieu, *La médecine à Montpellier, II : La Renaissance*, Avignon : Presses Universelles, 1979.

<sup>3</sup> Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, dirs., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson, 1751-1765, vol. 4, p. 474.

<sup>4</sup> André Du Laurens, *Historia anatomica humani corporis et singularium ejus partium multis controversiis et observationibus novis illustrata authore Andrea Laurentio*, Paris, Marc Orry, 1600. Pour une présentation du texte et des différentes éditions voir André Du Laurens, *Discours des maladies mélancoliques (Discours de la conservation de la veue, des maladies mélancholiques, des catarrhes et de la vieillesse)*, Tours, Jamet Mettayer, 1594), éd. Radu Suciú, Paris, Klincksieck, 2012, « Introduction », p. xxii-xxvi. Désormais cité *Discours*, 2012, *op. cit.*

<sup>5</sup> André Du Laurens, *Histoire anatomique en laquelle toutes les parties du corps humain sont amplement déclarées*, trad. François Sizé, Paris, P-L. Febvrier, 1610. *Toutes les Œuvres de Me. André Du Laurens, Sieur de Ferrieres conseiller & premier Médecin du tres chrestien Roy de France & de Navarre, Henry le Grand, & son chancelier en l'université de Montpellier*, Recueillies et traduites en français par Me. Theophile Gelée, Rouen, Raphael du Petit Val, 1621. Désormais cité *Histoire Anatomique*, in *Œuvres*, Gelée, 1621, *op. cit.*

*Discours sur les Crises* et dans sa *Méthode servant au prognostic*<sup>6</sup>, Du Laurens est présenté comme un traditionaliste<sup>7</sup>, contrairement, par exemple, à Caspar Bauhin qui, dans son *Theatrum Anatomicum* (1605), poursuit la rénovation anatomique inaugurée par Vésale dans la *Fabrique du corps humain* (1543).

En présentant les choses ainsi, on manque pourtant ce qui fait l'originalité et la modernité de son œuvre. L'un de ces intérêts vient de la manière dont il fait du discours médical le point de départ d'une réflexion sur la nature de l'homme. Comme l'a montré Marie Gaille dans un article intitulé « Qu'est-ce que l'homme ? : la réponse de l'anatomiste ou la médecine comme anthropologie chez André Du Laurens »<sup>8</sup>, Du Laurens fait partie de ces médecins anatomistes qui se sont efforcés de justifier la légitimité de leur pratique d'un point de vue religieux et qui, ce faisant, ont suscité une rencontre du discours médical et du discours anthropologique à la Renaissance. La pratique de l'anatomie, parce qu'elle permet à l'homme de prendre conscience de la perfection de la « fabrique du corps humain », est un hommage rendu à Dieu<sup>9</sup>.

Un an avant la parution de l'*Histoire Anatomique*, en 1594, Du Laurens fait paraître quatre discours (la date de la première édition a été établie par Radu Suciu, alors qu'on a longtemps cru que le texte datait de 1597<sup>10</sup>), tous quatre adressés et destinés à Louise de Clermont-Tonnerre, duchesse d'Uzès : l'un sur l'excellence de la vue et les moyens de la conserver, le second sur les maladies mélancoliques et les moyens de les guérir, les deux derniers

---

<sup>6</sup> André Du Laurens, *De Crisibus libri tres*, Tours, Jamet Mettayer, 1593 ; *Discours des crises divisé en trois livres*, in André Du Laurens, *Œuvres*, 1621, *op. cit.*

<sup>7</sup> Louis Dulieu, par exemple, reproche à Du Laurens sa « trop grande préférence pour Galien » et sa négligence pour les travaux de Guy de Chauliac ou de Vésale : Louis Dulieu, *La médecine à Montpellier*, *op. cit.*, p. 187.

<sup>8</sup> Marie Gaille, « Qu'est-ce que l'homme ? : la réponse de l'anatomiste ou la médecine comme anthropologie chez André Du Laurens », *Le Français préclassique (1500-1650)* 10 (2007), p. 61-72.

<sup>9</sup> Marie Gaille, « Qu'est-ce que l'homme ? [...] », *art. cit.*, p. 63.

<sup>10</sup> Radu Suciu, « Inventio. Genèses et sources du Discours des maladies mélancoliques », in Du Laurens, 2012, *op. cit.*, p. xxxiii-xliv. Voir aussi Patrick Dandrey, *Anthologie de l'humeur noire. Écrits sur la mélancolie d'Hippocrate à l'Encyclopédie*, Paris, Gallimard (Le Promeneur), 2005, p. 619.

sur les catharres et la vieillesse<sup>11</sup>. Dans ces textes, le regard porté par le médecin sur l'homme n'est pas le même que dans l'*Histoire Anatomique*. Le médecin particulier ne s'occupe en effet pas de décrire et de disséquer le corps humain dans un état idéal de perfection. Au chevet de son patient, il s'occupe d'un corps menacé de corruption, que celle-ci touche le corps (pathologies de l'œil, catharres, vieillesse) ou l'âme (mélancolie, manie, phrénésie). À l'image de la perfection de la fabrique du corps humain, présentée dans le premier chapitre du *Discours sur les maladies mélancoliques*, Du Laurens oppose alors l'image de la déchéance humaine dans le second chapitre de son traité, et il interpelle directement le lecteur afin de le faire réfléchir sur cette opposition.

C'est cette interpellation que nous souhaitons ici prendre au mot. Qu'est-ce que Du Laurens entend nous faire « voir » précisément à travers ce « portrait au vif » du mélancolique ? Quel est exactement le statut de ces deux portraits de l'homme, celui de sa perfection dans l'*Histoire Anatomique* et dans le premier chapitre du *Discours sur les maladies mélancoliques*, et celui de sa déchéance dans second chapitre de ce *Discours*, délibérément opposé au premier ? Notre hypothèse est que ces deux textes constituent deux foyers distincts et complémentaires du discours médical sur l'homme. En repartant de l'interprétation proposée par Marie Gaille dans son article, nous voudrions montrer que la réponse de l'*anatomiste* à la question « qu'est-ce que l'homme » doit être complétée par la réponse du *médecin particulier*.

\*\*\*

Depuis l'antiquité, la connaissance de la nature de l'homme est présentée comme l'un des motifs permettant au médecin de justifier la nécessité de la pratique de l'anatomie. Pourquoi

---

<sup>11</sup> André Du Laurens, *Discours sur la conservation de la vue, des maladies melancholiques, des catharres et de la vieillesse*, in *Œuvres*, Gelée, 1621, *op. cit.*

Démocrite dissèque-t-il des carcasses d'animaux ? Pour chercher le siège de la bile noire et comprendre l'origine physiologique de la mélancolie. C'est cette connaissance de l'homme – rendue possible par la pratique de la dissection – qui fait dire à Hippocrate : « [...] en rentrant chez moi, je proclamerai que tu as exploré et découvert la vérité de la nature humaine »<sup>12</sup>. La pratique de l'anatomie permet de progresser dans la connaissance du corps, mais aussi dans la compréhension des causes physiologiques de pathologies qui affectent l'âme. Elle favorise, par voie de conséquence, la connaissance de soi<sup>13</sup>.

On retrouve ce constat sous la plume de André Du Laurens, au chapitre V de son *Histoire Anatomique*, intitulé « combien l'anatomie est utile à l'homme pour se connaître soi-même » : « [...] il est nécessaire que celui qui désire parvenir à la connaissance de l'âme connaisse premièrement toute la composition du *corps* humain »<sup>14</sup>. Pour autant, cette connaissance de l'homme, *via* la connaissance de la nature du corps et de l'âme, pose problème dans le contexte spécifique qui est celui de l'essor de l'anatomie<sup>15</sup> à la Renaissance<sup>16</sup>. Il n'est en effet plus ici question seulement de pratiquer la dissection sur des *animaux* mais sur le *corps humain*. Or si l'Église ne s'oppose pas totalement à cette pratique, il n'en demeure pas moins que les réticences sont vives et les interrogations nombreuses : est-il légitime de pénétrer ainsi à l'intérieur du corps

---

<sup>12</sup> Hippocrate, *Sur le rire et la folie*, éd. et trad. Yves Hersant, Paris, Rivages, 1991, p. 100.

<sup>13</sup> Voir en ce sens la Préface d'André Vésale à la *Fabrique du corps humain*, éd. et trad. Claire Ambroselli, Anne Fagot-Largeault, Christiane Sinding, Arles, Actes Sud, 1987, p. 49 : « Je ne suis pas loin de penser que dans le domaine médical, bien plus, dans celui de la philosophie naturelle toute entière, rien n'est plus agréablement accueilli par Votre Majesté que l'histoire naturelle, qui nous apporte des lumières sur le corps et sur l'âme, sur la puissance agissante et quasi divine qui résulte de leur harmonie, et, connaissance vraiment digne de l'homme, sur nous-mêmes ».

<sup>14</sup> André Du Laurens, *Histoire Anatomique*, livre I, ch. V, in *Œuvres*, Gelée, 1621, *op. cit.*, p. 6. Nous avons modernisé l'orthographe du texte de l'*Histoire anatomique* et du *Discours sur les maladies mélancoliques* dans les citations insérées dans l'article.

<sup>15</sup> Voir sur ce point Rafaël Mandressi, *Le regard de l'anatomiste, dissections et invention du corps en Occident*, Collection l'Univers historique, Paris, Seuil, 2003, Andrew Cunningham, *The Anatomical Renaissance, The Resurrection of the Anatomical Projects of the Ancients*, Aldershot, Scolar Press, 1997, Andrea Carlino, *Books of the Body, Anatomical Ritual and Renaissance Learning*, Chicago, University of Chicago Press, 1999, Roger French, *Dissection and Vivisection in the European Renaissance*, Aldershot, Ashgate, 1999.

<sup>16</sup> Nous reprenons ici le résultat des analyses de Marie Gaille, « Qu'est-ce que l'homme ? [...] », *art. cit.*

humain, œuvre du divin créateur ? Le médecin qui s'adonne à une telle pratique ne commet-il pas un sacrilège ? Ne doit-on pas le soupçonner de vouloir réduire l'explication du fonctionnement du corps humain à des principes purement matériels ?

Confrontés au soupçon d'athéisme, les médecins ont recours à différents types de stratégies argumentatives pour se défendre. L'une d'elles consiste à faire de la description physique du corps humain un hommage rendu à Dieu. La description anatomique du corps humain constitue un moyen beaucoup plus aisé de faire connaître la perfection de la création divine que tous les discours que l'on pourrait consacrer à la nature de l'âme. En effet, alors qu'on ne peut tenir au sujet de l'âme qu'un discours *négatif* (on peut seulement dire ce qu'elle n'est pas), il est possible de parler *positivement* du corps, lequel se donne à la contemplation du médecin<sup>17</sup>. Telle est la ligne argumentative qui oriente les six premiers chapitres du livre I de l'*Histoire Anatomique*, lesquels jouent le rôle de préambule à la description anatomique proprement dite.

La pratique de l'anatomie est légitime et même indispensable à celui qui entend démontrer la perfection de la création divine. Elle permet en effet de donner au corps humain le statut de « miroir » dans lequel on voit « dépeinte en un petit tableau la vive image de cet univers que nous voyons de nos yeux ». La « proportion égale et juste des parties »<sup>18</sup> du corps humain (partie *supérieure* représentée par la tête, « forteresse de l'âme », partie *moyenne* renvoyant au cœur, à la « poitrine et ventre moyen », partie *inférieure* localisée dans le « ventre inférieur » et dans les organes assurant la nutrition et de la génération) reflète et témoigne de la proportion et de l'harmonie qui règnent entre les parties supérieures, moyennes et inférieures de l'univers (la

---

<sup>17</sup> Voir texte en annexe.

<sup>18</sup> André Du Laurens, *Histoire Anatomique*, livre I, ch. II, in *Œuvres*, Gelée, 1621, *op. cit.*, p. 2.

région supra-lunaire, la région céleste représentée par le soleil, et la région sublunaire)<sup>19</sup>. La pratique de l'anatomie devient le moyen par excellence de démontrer que l'univers dans lequel nous vivons est ordonné. Par ailleurs, la diversité des images du corps qui accompagnent le discours de l'anatomiste (les planches anatomiques), résultat de l'observation d'une multitude de corps humains, témoigne de la complexité et de la diversité<sup>20</sup> du corps humain et conforte l'argument d'un dessein divin : « Il ne s'ingère donc rien de fortuit en la composition du corps humain et rien en icelle qui ne représente la majesté d'une sagesse souveraine »<sup>21</sup>. La pratique de l'anatomie se transforme en un véritable instrument apologétique, comme l'indique le titre du chapitre III : « Arrêt de condamnation contre Épicure, Mome, Pline et autres semblables calomniateurs de Nature, avec la démonstration de l'excellence de l'homme par sa nudité ». Au lieu de donner des arguments aux athées (ainsi que voudraient le faire croire ceux qui donnent aux médecins la réputation de favoriser l'athéisme<sup>22</sup>), elle doit au contraire permettre de les faire taire définitivement<sup>23</sup>. Comme le souligne Rafaël Mandressi<sup>24</sup>, Du Laurens met ici à l'œuvre ce

---

<sup>19</sup> André Du Laurens, *Histoire Anatomique*, livre I, ch. II, in *Œuvres*, Gelée, 1621, *op. cit.* : « De la dignité admirable du corps humain en sa composition », p. 3 : « Les anciens mages & prêtres égyptiens divisaient tout l'Univers en trois parties : ils appelaient la supérieure, intellectuelle et angélique, & voulaient qu'elle fut le siège des intelligences, par la volonté desquelles sont conduites les choses inférieures : ils nommaient la moyenne, céleste, c'est en icelle que préside le soleil comme chef et modérateur des autres étoiles : & l'inférieure, sublunaire, ou élémentaire, la fécondité de laquelle en la procréation, augmentation & nutrition des autres animaux & plantes est incroyable. Or de ces trois parties, qui est-ce qui n'en voit point la représentation très bien exprimée & comme tracée avec le pinceau au corps humain ? ».

<sup>20</sup> Si le chapitre II (« De la dignité du corps humain en sa composition ») insiste sur la *complexité* du corps de l'homme, le chapitre IV (« En quoi diffère le corps humain de ceux des autres animaux & qu'est-ce qu'il a de particulier en sa composition ») souligne, quant à lui sa *particularité* et son extrême *diversité*, qu'il s'agisse de remarquer qu'on ne peut trouver parmi des milliers d'hommes « deux visages si semblables » ou de souligner le fait qu'il n'y ait que l'homme à avoir « les yeux de diverses couleurs » : André Du Laurens, *Histoire Anatomique*, livre I, ch. IV, in *Œuvres*, Gelée, 1621, *op. cit.*, p. 5 [v°].

<sup>21</sup> André Du Laurens, *Histoire Anatomique*, livre I, ch. III, in *Œuvres*, Gelée, 1621, *op. cit.*, p. 4.

<sup>22</sup> La réputation d'athéisme est attachée à la profession médicale depuis le Moyen Âge et s'exprime dans cet adage encore très présent à la Renaissance : « Ubi tres medici, duo athei ». Cf. Paul H. Kocher, *Science and Religion in Elizabethan England*, San Marino, California, Huntington Library, 1953, p. 239-255.

<sup>23</sup> Même argumentation dans le *Premier Discours, auquel il est traité de l'excellence de la vue et du moyen de la conserver*, ch. III, in André Du Laurens, *Œuvres*, Gelée, 1621, p. 5 [v] : « Que la vue est le plus noble de tous les sens » : « [...] Viens t'en ici, je te ferai voir en moins de rien l'abrégé du grand monde, le chef d'œuvre de Dieu, le

que l'on peut appeler une « preuve par les effets ». On ne connaît Dieu que par ses effets. Or le corps humain constitue précisément l'effet le plus susceptible de nous convaincre de la puissance et de la perfection divines : « Qui est donc celui, qui ayant attentivement contemplé l'admirable composition du corps humain, n'adore, vénère & admire l'Auteur & Architecte d'un ouvrage si excellent ? »<sup>25</sup>.

Pourtant, la métaphore du miroir peut prêter à confusion. Si les images produites grâce à l'observation anatomique ne font que refléter l'état des corps qui s'offrent à la vision du médecin au gré des dissections pratiquées, est-ce toujours l'impression d'ordre et d'harmonie qui prévaudra ? Les observations anatomiques ne donnent-elles pas à voir aussi des corps difformes, monstrueux, disharmonieux qui risqueraient de porter un coup fatal à l'argument par les effets ? On comprend assez vite, à la lecture de l'*Histoire Anatomique*, que l'objet de Du Laurens n'est pas prioritairement ce corps là. L'image du corps produite par l'anatomiste ne renvoie pas seulement à un état de *fait*, il incarne surtout une *norme* à partir de laquelle il devient possible d'évaluer tous les écarts possibles (toutes les anomalies que la pratique de la dissection peut révéler). Pour reprendre les propos de George Canguilhem dans *Le normal et le pathologique*, on peut dire que l'intention de Du Laurens est bien de produire une image de l'homme « normal », au sens où cette norme renvoie non seulement à un « fait » mais aussi à une « valeur »<sup>26</sup>. C'est ce qui explique que ce corps anatomisé acquiert le statut de mesure ou d'étalon à partir duquel il

---

tableau de l'Univers, & lors, ravi d'un si merveilleux artifice tu seras contraint de t'écrier avec ce grand magicien Zoroaster, ô homme, miracle & effort de nature ».

<sup>24</sup> Rafaël Mandressi, *Le regard de l'anatomiste* [...], *op.cit.*, p. 221.

<sup>25</sup> André Du Laurens, *Histoire anatomique*, livre I, ch. VI, in Œuvres, Gelée, 1621, *op.cit.*, p. 7.

<sup>26</sup> George Canguilhem, *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, 2<sup>e</sup> partie, §II (1943), in *Le normal et le pathologique*, Paris, Presses Universitaires de France (Quadrige), 2006, p. 76.

devient possible d'évaluer les productions naturelles (en particulier les animaux), et les productions artificielles<sup>27</sup>.

Il faut ici s'arrêter sur l'insistance avec laquelle Du Laurens souligne, dans le chapitre IV (« en quoi diffère le corps humain de ceux des autres animaux, & qu'est-ce qu'il a de particulier en sa composition »), la supériorité de l'homme sur la bête, puisque ce critère de l'éminente dignité de l'être humain fait précisément partie de ceux que le portrait du mélancolique vient compromettre. Comme le souligne Marie Gaille, ce ne sont « pas moins de 24 différences entre l'homme et l'animal [qui] sont relevées par André Du Laurens », depuis la tête jusqu'aux pieds<sup>28</sup>. Plus important pour notre propos, c'est le critère de l'équilibre entre les humeurs ou de la « température médiocre » (moyenne) qui constitue la mesure physiologique à partir de laquelle il devient possible de comparer le corps humain au corps des animaux. En outre, alors que dans le cas des animaux, un tempérament spécifique (humide, sec, froid ou chaud) correspond à une seule espèce, le corps de l'homme contient en lui tous les tempéraments possibles (mélancolique, colérique, flegmatique, sanguin) selon la manière dont se fait pour chaque être humain le mélange des qualités (froid, chaud, humide, sec) et des humeurs (bile noire, bile, flegme, sang) :

Quant à la température de l'homme, elle est telle, qu'il est le plus tempéré de tous les corps, leur servant comme de mesure & de règle, les corps des autres animaux étant ou trop terrestres ou trop aqueux. C'est à icelui comme au milieu du genre, qu'on rapporte la température de toutes choses vivantes, à ce qu'elles soient dites chaudes, froides, sèches & humides pour quelque respect, en faisant comparaison d'icelles à la température de l'homme : lequel seul contient en son espèce la température de tous les corps vivants, là où presque tous les individus des autres animaux ont en une même espèce un même tempérament<sup>29</sup>.

---

<sup>27</sup> André Du Laurens, *Histoire anatomique*, livre I, ch. II, in *Œuvres*, Gelée, 1621, *op.cit.*, p. 2 [v] : La « symétrie & proportion des parties du corps humain est [si] admirable [que] les artisans la proposent comme un modèle très parfait à icelle, comme à une règle de Polyclète, les architectes rapportent tous leurs bâtiments, & construisent selon icelle les temples, les maisons & les navires ».

<sup>28</sup> Marie Gaille, « Qu'est-ce que l'homme ? [...] », *art. cit.*, p. 64.

<sup>29</sup> André Du Laurens, *Histoire anatomique*, livre I, ch. II, in *Œuvres*, Gelée, 1621, *op. cit.*, p. 2 [v°].

Du Laurens met ici en évidence la puissance protéiforme du corps humain, sa capacité à s'incarner, à partir d'une même structure, en une diversité d'individus, de tempéraments, d'usages aussi des fonctions vitales<sup>30</sup>.

L'image que nous renvoie le corps humain par le biais du discours de l'anatomiste a donc moins une valeur *descriptive* qu'une valeur *normative*. Elle fixe non seulement la *mesure* physiologique à partir de laquelle on peut cerner ce qui fait la spécificité de l'homme par rapport à l'animal (et donc aussi sa supériorité), mais elle détermine aussi des *règles* permettant d'évaluer la conduite individuelle (morale) et collective des hommes. L'observation du siège des facultés de l'âme et de leur organisation verticale (parties inférieures, irascibles et concupiscibles, logées dans le cœur et le foie, subordonnées à la faculté supérieure qu'est la raison logée dans le cerveau) nous apprend à régler nos passions et à conduire nos mœurs, tout comme elle permet aux princes d'apprendre « comment il faut commander » et aux « sujets comment ils doivent obéir ». L'anatomie, commente Du Laurens en marge de son texte, « enseigne les lois de la servitude et de l'obéissance »<sup>31</sup>. Elle permet de justifier une organisation hiérarchique de l'univers physique mais aussi de la vie des hommes dans la cité.

Pour conclure sur ces six premiers chapitres du livre I de l'*Histoire anatomique*, on dira que l'image spéculaire de l'homme produite par le discours de l'anatomiste vise à définir ce qui fait la qualité et la valeur mêmes d'un être humain, qualité et valeur qu'il ne peut perdre sans compromettre son statut même d'être humain (à moins de devenir une bête ou un monstre). Le discours de l'anatomiste vise moins ici le corps réel qu'un corps idéal qui atteste de la position

---

<sup>30</sup> Voir à ce sujet le chapitre IV, où Du Laurens souligne le fait que la vue ne sert pas seulement à l'homme à repérer les dangers mais aussi à contempler.

<sup>31</sup> Rafaël Mandressi, *Le regard de l'anatomiste [...]*, *op. cit.*, p. 222 : « L'anatomie morale [...] débouche sur une anatomie politique où l'institution de toute chose, de tout ordre, trouve finalement son fondement naturel ».

éminemment digne et supérieure de l'homme au sein de la création, de son statut d'être rationnel capable de se conduire moralement et politiquement.

Mais cette image possède son revers. Du Laurens l'indique sans s'y attarder dans le chapitre V du livre I. Il suffit que « quelqu'une [des parties du corps] ne fasse point sa charge comme elle doit, [et c'est] toute l'économie naturelle [qui] se ruine aussitôt »<sup>32</sup>. C'est précisément cette ruine possible de l'économie du corps, et donc de ce qui constitue le fondement naturel de la conduite individuelle et collective des hommes, ruine simplement évoquée dans l'*Histoire anatomique*, que le portrait du mélancolique donne à voir dans le *Second discours sur les maladies mélancoliques*.

\*\*\*

Le statut des *Discours sur la conservation de la vue, des maladies mélancoliques, des catharres et de la vieillesse* est assez différent de celui de l'*Histoire anatomique*. Ces discours sont en effet le fruit des réflexions occasionnées par le suivi d'une patiente particulière, Louise de Clermont Tonnerre. Le corps humain est ici appréhendé du point de vue des maladies qui peuvent l'affecter ou de la corruption qu'il subit lorsqu'il vieillit<sup>33</sup>. L'équilibre ou l'état d'équilibre entre les humeurs, la température moyenne permettant de donner au corps humain le

---

<sup>32</sup> André Du Laurens, *Histoire anatomique*, livre I, ch. V, in *Œuvres*, Gelée, 1621, *op. cit.*, p. 6 [v°].

<sup>33</sup> André Du Laurens, [Epistre], « À Madame la duchesse d'Uzes, Comtesse de Tonnerre », in André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, p. 159-161 : « Vous avez un petit commencement de taye à l'œil droit, mais l'autre est du tout sain : vous sentez parfois quelques attaques de l'hypochondriaque, mais si legeres, qu'elles s'esvanouissent aussi tost que fumée, ce qui vous fasche le plus sont ces petits catarrhes qui tombent sur les yeux, sur les dents, sur les bras, & sur les jambes ».

statut de critère permettant d'évaluer toutes les autres créatures vivantes, correspondent davantage à une norme idéale qu'à une réalité observable :

[...] car tout ainsi qu'on ne peut trouver un corps auquel les quatre éléments soient également mixtionnés, & qu'il n'y a point de tempérament au monde auquel les quatre qualités contraires soient en tout & par tout égales [...] aussi ne se peut-il voir un animal parfait auquel les quatre humeurs soient également mixtionnées [...]<sup>34</sup>.

Or ce changement de perspective peut conduire à mettre en difficulté la ligne argumentative développée dans l'*Histoire Anatomique*. Il n'est plus possible ici de partir de la description *physique* du corps pour démontrer l'excellence de l'homme et pour faire taire l'athée. L'argumentation du médecin paraît alors reprendre – de manière plus classique que dans l'*Histoire Anatomique* – l'idée selon laquelle c'est à partir de la considération de la nature de l'âme que l'on peut établir la perfection de l'être humain et sa supériorité sur le reste de la création<sup>35</sup>. Et pourtant, la mélancolie, maladie de l'âme qui frappe la duchesse d'Uzès et dont le médecin Du Laurens a suivi de près la progression, fait partie des maladies (avec la phrénésie et la manie) qui assaillent si vivement l'âme qu'elles sont susceptibles de remettre en cause l'organisation hiérarchique de ses facultés (les sens sont subordonnés à l'imagination qui fournit ses objets à la raison<sup>36</sup>) et de faire perdre à l'homme son statut d'être éminemment digne.

L'enjeu de ces discours est donc double. Il s'agit d'abord de démontrer la légitimité du recours au médecin et à l'art médical, en tenant compte du fait que le corps humain n'est pas à l'abri d'une corruption occasionnée par les maladies ou par la vieillesse. Si l'on veut faire taire l'athée, il faut aussi s'intéresser au corps malade ou vieillissant et montrer que cette corruption

---

<sup>34</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. III, p. 19.

<sup>35</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. I, p. 5.

<sup>36</sup> Pour la description de cette organisation hiérarchique des facultés de l'âme, voir le *Premier Discours, auquel est traité de l'excellence de la vue et du moyen de la conserver* : « Que le cerveau est le vrai siège de l'âme & pour cette occasion tous les organes des sens sont logés à l'entour de lui », chap. I, in *Œuvres*, Gelée, 1621, p. 2.

n'atteint pas l'âme<sup>37</sup>. Le regard du médecin particulier sur le corps permet en outre de développer un second type d'argumentation contre l'athée : montrer que la médecine est un moyen donné par Dieu aux hommes afin de les aider à vivre longtemps et à rendre louange au créateur. C'est le sens de l'épître dédicatoire à la comtesse de Tonnerre :

Dieu s'est voulu servir de moi pour allonger vos ans et rendre votre vieillesse plus heureuse : vous l'avez expérimenté depuis deux ans : car ayant été vivement assaillie des trois les plus violentes et extraordinaires maladies qu'on eût su voir, et qui étaient assez fortes pour ébranler la meilleure complexion du monde, et faire courir fortune à un âge plus florissant que le vôtre, vous n'en avez senti aucune diminution en votre vigueur<sup>38</sup>.

Au-delà de cet intérêt stratégique, le *Discours sur les maladies mélancoliques* permet d'aborder sous un autre angle la question de la nature de l'homme. Les pathologies dont il est question dans ces discours n'ont apparemment rien de plus en commun que le fait d'avoir affecté la duchesse d'Uzès<sup>39</sup>. Elles s'inscrivent pourtant toutes dans le cadre de cette seconde ligne argumentative contre l'athéisme que nous venons de rappeler (la médecine comme outil donné aux hommes par Dieu pour leur permettre de prolonger leur existence). Plus important encore, elles ont en commun, en ce qui concerne les maladies des yeux et la mélancolie, d'être susceptibles de faire perdre à l'homme sa position éminemment digne au sein de la création et sa supériorité par rapport à l'animal. Du Laurens le souligne dans le chapitre III du *Discours sur la*

---

<sup>37</sup> C'est le sens de la mise en garde adressée à l'athée à la fin du chapitre II du *Second Discours* ; la description de l'état pathologique du mélancolique, du phrénétique ou du maniaque ne peut servir à démontrer la corruption de l'âme, André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. II, p. 16 : « Ne pense point pour cela (O Athée) conclure que notre âme souffre quelque chose en son essence, & par conséquent qu'elle soit corruptible : elle ne s'altère jamais, et ne peut rien pâtir, c'est son organe qui est mal disposé. [...] Or l'organe de ces puissances nobles est le cerveau [...] & sa santé consiste en la bonne température [...] ».

<sup>38</sup> André Du Laurens, [Epître], « À Madame la duchesse d'Uzes, Comtesse de Tonnerre », in André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, p. 159-160. Cette épître dédicatoire n'est pas incluse dans l'édition des œuvres de Gelée.

<sup>39</sup> Je nuancerais en ce sens l'affirmation de Patrick Dandrey dans sa présentation du texte, *Anthologie [...]*, *op. cit.*, p. 621 : « Et voilà pourquoi, attelage insolite, s'associent dans un volume disparate des dissertations sur la vue, la mélancolie, la cataracte et la vieillesse, sans autre lien que ce prétexte mondain et privé [...] ».

*conservation de la vue*, la vue est « le plus noble de tous les sens »<sup>40</sup>, celui qui nous permet le mieux d’apprécier la diversité des choses créées et qui se trouve au commencement de l’activité même de philosopher, elle est « comme la forme et perfection de l’homme »<sup>41</sup>. Quant à la mélancolie, elle est présentée, avec la phrénésie et la manie<sup>42</sup>, comme l’une des pathologies les plus susceptibles de faire perdre à l’homme sa qualité d’être humain et son statut privilégié au sein de la création. C’est ce que le portrait du mélancolique est destiné à montrer au lecteur.

Mais avant d’en arriver là, arrêtons nous un instant sur la manière dont, tout en reprenant la théorie des humeurs et en se situant apparemment dans le droit fil de la tradition médicale antique, le texte de Du Laurens bouleverse et renouvelle considérablement la nature même du discours porté sur la mélancolie. Au troisième chapitre (« qui sont ceux qu’on appelle mélancoliques et comment on doit distinguer les mélancoliques malades d’avec les sains »<sup>43</sup>), Du Laurens apporte deux précisions importantes. Premièrement, rappelant que la mélancolie ne désigne pas nécessairement un état pathologique<sup>44</sup>, il précise que son intention n’est pas de traiter de cette forme de mélancolie compatible avec la santé qui n’implique qu’une prédominance de l’une des quatre humeurs sur les autres, prédominance qui donne son nom à chaque complexion : « Ce n’est pas donc de ces mélancoliques sains que nous voulons parler en ce discours : nous traiterons seulement des malades [...] »<sup>45</sup>. Deuxièmement, tout en insérant son propos dans le cadre de la conception hippocratique de la santé comme équilibre entre les humeurs (« c’est une

---

<sup>40</sup> André Du Laurens, *Premier discours*, ch. III, in *Œuvres*, Gelée, 1621, p. 5.

<sup>41</sup> André Du Laurens, *Premier discours*, ch. III, in *Œuvres*, Gelée, 1621, p. 6 [v°]. Il reprend aussi, dans le chapitre V, le critère mentionné dans l’*Histoire anatomique* pour distinguer l’homme de l’animal. Il y a un usage de la vue commun aux hommes et aux animaux (servir de guide et de sentinelle pour découvrir ce qui les met en danger) et un usage spécifique et propre à l’homme : « la connaissance de Dieu par les choses visibles », André Du Laurens, *Premier Discours*, ch. V, in *Œuvres*, Gelée, 1621, p. 8.

<sup>42</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. II, p. 16.

<sup>43</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. III, p. 19.

<sup>44</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. III, p. 19 : « [...] il y a des complexions mélancoliques qui sont dans les bornes et limites de la santé, laquelle (si nous croyons les anciens) a une fort grande étendue ».

<sup>45</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. III, p. 22.

chose toute résolue en la médecine, qu'il y a quatre humeurs dans notre corps, le sang, le phlegme, la colère, et l'humeur mélancolique, qui se trouvent en tout temps, en tout âge, et en toute saison mêlées, et confuses ensemble dans les veines, mais inégalement [...] »<sup>46</sup>), Du Laurens propose une définition de la pathologie mélancolique qui rompt avec la tradition humorale. Ce n'est en effet pas l'excès d'humeur noire qui définit la mélancolie comme état pathologique extrêmement grave, mais l'atteinte partielle du fonctionnement de l'entendement. Du Laurens inaugure ici la définition de la mélancolie comme forme partielle de délire qui, en touchant l'imagination, peut ou non atteindre la raison, ainsi que le suggère cette remarque à la fin du premier chapitre : « combien y a-t-il de phrénétiques et de mélancoliques qui discourent très bien avec leurs folles imaginations »<sup>47</sup>.

En revanche, lorsque la mélancolie atteint la faculté de raisonner, dont le siège se situe dans le cerveau, alors c'est l'ensemble de l'économie animale de l'être humain qui se trouve affecté. Parmi toutes les espèces de mélancolies que Du Laurens distingue (mélancolie de la tête, du corps tout entier, mélancolie hypochondriaque), la première est en effet la plus grave<sup>48</sup>. Il y va, dans les cas de pathologies mélancoliques, d'une perte possible de notre humanité et de tout ce qui donne au corps humain son statut de norme de la conduite individuelle et collective.

Le portrait de l'homme que l'on trouve au chapitre I du *Discours sur les maladies mélancoliques* annonce quasiment mot pour mot celui que l'on lira dans les premiers chapitres de l'*Histoire anatomique* (avec les mêmes références aux prêtres d'Égypte, à Empédocle, au

---

<sup>46</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. III, p. 19.

<sup>47</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. I, p. 12. Sur cette nouvelle conception de la mélancolie qui prévaudra durant les deux siècles suivants en contribuant à la remise en cause de l'humorisme, cf. Jacques Postel et Emmanuel Farjon, « Une description de la mélancolie à la fin de la Renaissance », *L'évolution psychiatrique* 59.4 (1994), p. 625.

<sup>48</sup> André Du Laurens, *Second Discours*, in *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. IV, p. 27 : « La première est la plus fâcheuse de toutes, travaille continuellement son sujet et lui donne fort peu de relâche ».

Sarrasin Abdalas, à Pythagore, Platon et Aristote). Or voici maintenant comment Du Laurens introduit, au chapitre II, le portrait du mélancolique :

Je viens d'élever l'homme jusqu'au plus haut de sa gloire, le voilà le plus accompli d'entre tous les animaux, ayant comme j'ai dit, en son âme gravée l'image de Dieu, et en son corps le modèle de l'univers. *Je le veux maintenant représenter le plus chétif et plus misérable animal du monde, dépouillé de toutes ses grâces, privé de jugement, de raison, et de conseil, ennemi des hommes et du soleil, errant et vagabond par les lieux solitaires : bref tellement dépravé, qu'il n'a plus rien de l'homme*<sup>49</sup>.

Il s'agit ici de produire un contraste tel que l'on ne puisse pas voir dans cette opposition une seule différence de degré : « tellement dépravé qu'il n'a plus rien d'un homme ». Voici, nous dit Du Laurens, à quoi l'homme ressemble lorsqu'il a perdu ce qui fait la qualité et la valeur mêmes d'un être humain :

Regarde comme un mélancolique se laisse parfois tellement abaisser qu'il se rend *compagnon des bêtes*, et n'aime que les lieux solitaires. Je m'en vais te le pourtraire au vif, et tu jugeras lors quel il est. Le vrai mélancolique (j'entends celui qui a la maladie au cerveau) est ordinairement sans cœur, toujours craintif et tremblottant, ayant peur de tout, et se faisant peur à soi-même, *comme la bête qui se mire* [...] <sup>50</sup>.

Au simple plan de la description physiologique du corps, plus rien ne permet de distinguer le corps du mélancolique de celui d'une bête. Il a perdu sa capacité à se tenir droit et à marcher sur ses deux jambes (« [...] il veut fuir, et ne peut marcher »). Sa vue, destinée à le rendre apte à apprécier la diversité des choses créées, devient l'instrument de ses pires tourments puisqu'il ne voit plus que des « fantômes et des spectres hideux ». Il a en outre perdu l'usage de la parole et ne peut plus s'exprimer qu'en bégayant : « [...] s'il veut appeler quelqu'un à son secours, la voix s'arrête tout court, et ne peut parler qu'en bégayant »<sup>51</sup>.

---

<sup>49</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. II, p. 15 (nous soulignons).

<sup>50</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. III, p. 16. L'ensemble de ce passage est reproduit en annexe ainsi que le portrait du chapitre I et celui de l'*Histoire Anatomique*.

<sup>51</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. III, p. 16.

En outre, en atteignant la raison, le délire mélancolique met en danger l'organisation et le fonctionnement des « trois puissances » qui permettent à l'âme de gouverner le corps : raison, imagination et mémoire<sup>52</sup>. C'est donc le rapport hiérarchique entre partie supérieure (l'âme et ses facultés) et parties inférieures (corps, cœur et ventre) du corps qui se trouve bouleversé dans les cas de « vraie mélancolie ».

Dès lors que le rapport hiérarchique entre parties supérieures et inférieures est remis en cause, le corps ne peut plus avoir le statut de modèle permettant de régler la conduite individuelle et collective. La mélancolie comme état pathologique rend les hommes incapables de maîtriser leurs passions (le mélancolique ne peut « donner trêve à ses passions par quelque repos »). Elle compromet surtout la définition de l'homme comme animal politique : comment le mélancolique, incapable de « vivre en compagnie », « animal sauvage, ombrageux, soupçonneux et solitaire » pourrait-il encore correspondre au portrait brossé dans le premier chapitre : « Or juge maintenant si les titres que j'ai donné ci-devant à l'homme, l'appelant animal divin et politique, peuvent compatir avec le mélancolique ? ».

Nous arrivons alors au cœur de notre problème. Comment articuler ces deux foyers du discours médical sur l'homme ? Celui qui part de la description d'un état pathologique (la mélancolie) et celui qui se fonde sur la description d'une norme idéale : celle de la perfection de la fabrique du corps humain dans le premier chapitre du *Discours sur les maladies mélancoliques* et dans l'*Histoire anatomique* ?

\*\*\*

---

<sup>52</sup> André Du Laurens, *Premier Discours*, ch. I, in *Œuvres*, Gelée, 1621, p. 2 [v°] : « L'expérience nous fait connaître que si le cerveau est altéré en sa température, s'il est trop [...] refroidi, comme [il arrive] aux mélancoliques, il corrompt tout aussitôt l'imagination, trouble le jugement, affaiblit la mémoire [...] ».

À ce stade de notre parcours dans l'œuvre de Du Laurens, on pourrait remarquer que cette opposition entre l'état de grandeur et l'état de misère de l'homme ainsi que le portrait du mélancolique devenu semblable à une bête ne constituent pas des traits spécifiques du discours de Du Laurens. Dans son *Anatomie de la Mélancolie* (1621), Robert Burton se sert lui aussi de la description de la mélancolie comme pathologie du corps et de l'âme pour souligner le contraste entre la grandeur et la misère de l'homme<sup>53</sup>. Quant au portrait du mélancolique en bête brute, il s'agit d'un classique du discours sur la mélancolie depuis l'œuvre du médecin grec Arétée et jusqu'à l'œuvre du médecin français Jourdain Guibelet (contemporain de Du Laurens)<sup>54</sup>. Les symptômes attestant de la transformation de l'homme en bête (le bégaiement, l'incapacité à garder la station droite et à marcher, la crainte et le soupçon permanents à l'égard des autres hommes, l'incapacité à vivre en société) sont les mêmes chez Du Laurens et Guibelet<sup>55</sup> et mentionnés depuis la tradition médicale et philosophique antique<sup>56</sup>.

Pourtant, ce qui fait l'originalité de la démarche de Du Laurens, ce n'est pas la manière dont il s'attache à souligner le contraste entre les deux portraits. Ce qui retient ici notre attention,

---

<sup>53</sup> Robert Burton, *Anatomie de la mélancolie*, trad. Bernard Hoepffner et Catherine Goffaux, 3 vols. Paris, José Corti, 2000, Première partition, Section 1, Membre 1, Subdivision 1, vol. 1, p. 204-205 : « L'homme, la plus excellente et noble créature du monde, la plus grande et principale œuvre de Dieu [...] cette très noble créature [...] n'est plus ce qu'elle était et a perdu cet héritage, l'homme est devenu un homoncule misérable, un naufragé, un pauvre hère, une des plus misérables créatures du monde [...] ».

<sup>54</sup> Jourdain Guibelet, *Trois Discours Philosophiques*, III. *De l'humeur melancholique*, Évreux, A. Le Marié, 1603, p. 237 v : « Et ne puis bien comprendre comme il est possible que les hommes auxquels Dieu a donné le bénéfice de la raison, la société, la douceur deviennent (sous ombre d'un peu d'humeur engendrée en quelque partie du corps) privés de tout jugement, trompés & déçus en leurs fantaisies, & tellement farouches & furieux qu'ils vivent à la façon des bêtes brutes, [...] dit Arétée » (orthographe modernisée).

<sup>55</sup> Jourdain Guibelet, *Trois Discours Philosophiques*, III. *De l'humeur melancholique*, 1603, *op. cit.*, p. 249 [v°] : « Le bégaiement *balbuties* est aussi un accident fréquent aux mélancoliques comme nous apprend le grand Hippocrate », p. 253 : « Ils fuient les compagnies & haïssent les hommes [...]. Ils se retirent ordinairement aux lieux obscurs déserts et solitaires, jusques la que plusieurs se rendent hermites [...]. Bref ils appréhendent ce qui est de plus naturel & désirable entre les hommes, à savoir la société ».

<sup>56</sup> Rufus d'Ephèse, *De la mélancolie (perdu)*, fragments, in *Œuvres de Rufus d'Ephèse*, éd. et trad. Charles Daremberg et Charles Émile Ruelle, Imprimerie nationale, 1879 (réimpression Amsterdam, Hakkert, 1963) : frag. 70 d'après Aetius, texte reproduit dans Patrick Dandrey, *Anthologie [...]*, *op.cit.*, p. 119 : « Ils parlent souvent trop vite, bégaiant, et ont la voix grêle [...] ».

ce sont plutôt les liens qu'il établit entre ces deux images, le portrait du mélancolique en bête se transformant en un second foyer du questionnement sur l'homme, qui complète et enrichit le premier. Pour Robert Burton par exemple, c'est en raison du premier péché commis par Adam<sup>57</sup> que l'homme a perdu sa position d'être supérieur et éminemment digne au sein de la création. Le dogme du péché originel est classiquement invoqué pour rendre compte de l'apparition des maladies et, plus généralement, de la misère de l'homme<sup>58</sup>.

Or le médecin montpelliérain exclut ce recours. Il prend en effet soin (dans le chapitre II) de distinguer *péché* et *maladie*, l'un étant l'objet de la *théologie*, la seconde celui de la *médecine*. Il ne faut pas confondre la dépravation qui affecte l'âme seule, lorsque l'homme, « par un appétit déréglé » se « laisse [...] transporter à ses passions », et qui est l'objet de la « théologie ou de la philosophie morale », et la dépravation physique qui peut « arriver aux plus religieux » et qui est l'objet spécifique du médecin<sup>59</sup>. La mélancolie s'entend ici comme un phénomène pathologique, une violence que l'homme subit sans l'avoir voulu, « quand le corps, qui est comme le vaisseau de l'âme, est tellement altéré et corrompu, que toutes ses plus nobles puissances en sont dépravées [...] »<sup>60</sup>. Elle ne peut donc avoir le statut de punition infligée par Dieu aux hommes pour avoir péché. En écartant l'explication théologique qui permettrait de réaffirmer et de

---

<sup>57</sup> Robert Burton, *Anatomie de la mélancolie*, *op. cit.*, vol. 1, p. 205 : « La cause première de ces misères de l'homme, cette privation ou destruction de l'image de Dieu, la raison de la mort et des maladies, de toutes les punitions temporelles et éternelles, est le péché de notre premier ancêtre, Adam, qui, poussé et incité par le démon, mangea le fruit défendu [...] ».

<sup>58</sup> Comme le souligne Marie Gaille, « Qu'est-ce que l'homme ? [...] », *art. cit.* p. 63, Pierre Boaystuaou a lui aussi recours à cette stratégie d'opposition entre grandeur de l'homme (*Discours de l'excellence et dignité de l'homme*, 1558) et déchéance (*Théâtre du Monde*, 1558). Comme Burton plus tard, Boaystuaou explique cet état de misère et les maladies par la désobéissance aux commandements divins, Pierre Boaystuaou, *Bref Discours de l'excellence et dignité de l'homme*, éd. M. Simonin, Genève, Droz, 1982, p. 81 : « Au reste, quant aux misères desquelles il est chargé et sujet, Dieu ne le créa pas premièrement sujet à telles misères : car il éleva au plus haut degré de toutes les dignités de la terre. Et s'il a tant de misères que nous avons racontées, elles lui ont été adjointes depuis qu'il se méconnût, et qu'il eût sorti hors de l'obéissance et vacation à laquelle il était appelé ».

<sup>59</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. II, p. 15 : « Je n'entreprends point de corriger cette dépravation, je laisse ce discours aux théologiens. Qu'on lise la philosophie morale, on y trouvera de forts beaux enseignements pour modérer ces folles passions ».

<sup>60</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. II, p. 15.

conforter la définition de l'homme comme être éminemment digne<sup>61</sup>, Du Laurens oriente le lecteur vers une autre interprétation du contraste entre grandeur et misère de l'homme.

Au-delà de l'opposition voulue, il y a entre ces deux foyers de réflexion sur ce qu'est l'homme (anatomie et mélancolie), des points de convergence sur lesquels il convient de s'arrêter. Ils permettent de comprendre comment s'effectue l'articulation entre un discours à vocation universelle qui porte sur l'homme comme représentant d'une *espèce* et un discours qui va plutôt s'attacher à l'homme comme *individu* singulier ainsi qu'aux différences entre les êtres humains.

Le caractère protéiforme de la nature de l'homme, mis en avant dans les deux textes, constitue certainement l'un de ces points de passage. L'homme, écrit Du Laurens dans le *Discours sur les maladies mélancoliques* comme dans l'*Histoire anatomique*, est semblable à un Protée ou à un caméléon. Il est « toute chose en puissance ». Il peut « en un instant se transformer en tout comme un Protée ou recevoir en un moment comme un caméléon l'impression de mille couleurs »<sup>62</sup>. Autrement dit, sa nature telle qu'elle est décrite, observée, décomposée par l'anatomiste, est susceptible de connaître des variations, des écarts. Or ce sont justement ces écarts et ces variations que les pathologies décrites dans les quatre discours donnent à voir.

C'est en tous cas ce que la description de la pathologie mélancolique suggère fortement. Au chapitre VI du *Discours sur les maladies mélancoliques*, le médecin se demande « d'où vient que les mélancoliques ont des particuliers objets tous différents sur lesquels ils rêvent ». « L'imagination des mélancoliques, selon la diversité des sujets produit des effets si différents,

---

<sup>61</sup> Pierre Boaystuaux présente explicitement son *Discours sur l'excellence et la dignité de l'homme* comme un contrepoint au portrait de sa misère dans le *Théâtre du monde*.

<sup>62</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. I, p. 3. Voir aussi *Histoire Anatomique*, Livre I, ch. I, in *Œuvres*, Gelée, 1621, p. 1 : L'homme peut « en un instant se transformer en tout, comme un Protée ou un Caméléon ».

qu'il ne s'en trouvera pas cinq ou six parmi dix mille, qui rêvent de même façon »<sup>63</sup>. Le trouble de l'imagination, caractéristique de la mélancolie comme forme partielle de délire, se manifeste en effet différemment selon « la disposition du corps », « la façon de vivre », « l'étude à laquelle on s'applique le plus », la passion qui domine tel ou tel individu. Par exemple, si un ambitieux souffre de mélancolie, il s'imaginera facilement dans la position d'un roi, si c'est un avare son délire se portera sur l'argent, si c'est un amoureux, il n'aura en tête que ses amours...

Qu'est-ce que cette diversité d'images produites par le délire mélancolique nous apprend concernant la nature de l'homme ? Si l'on cherche à tirer une conclusion de la lecture du chapitre VI, on peut se dire qu'il n'y a plus vraiment de sens à parler de l'*Homme* mélancolique, puisque la mélancolie se décline en une multiplicité de cas singuliers. C'est du même coup l'idée d'une *unité de l'homme* qui se trouve mise en cause par le biais de l'analyse du délire mélancolique. Pourtant, le propos de notre auteur ne se perd pas dans l'énumération sans fin des cas de délires mélancoliques, comme cela est le cas chez certains de ses prédécesseurs. Du Laurens reprend bien dans le chapitre suivant<sup>64</sup> la tradition des récits de cas de délires mélancoliques extravagants, empruntés « aux Grecs, aux arabes et aux latins » et agrémentés de quelques histoires de son temps. Mais ces exemples, précise-t-il, ne sont mentionnés que dans le but d'amuser le lecteur<sup>65</sup>.

En présentant la perturbation des facultés de l'âme comme la cause de la mélancolie pathologique, au lieu de l'expliquer par un déséquilibre entre les humeurs présentes naturellement dans le corps humain, Du Laurens transforme la présentation clinique du délire mélancolique en

---

<sup>63</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. VI, p. 39.

<sup>64</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. VII, p. 45 : « Histoires de certains mélancoliques qui ont eu d'étranges imaginations ».

<sup>65</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. VII, p. 45 : « J'ai assez amplement décrit tous les accidents qui accompagnent les vrais mélancoliques, & ai recherché les causes de toutes ces variétés : il faut maintenant qu'en ce chapitre, pour donner du plaisir au lecteur, je propose quelques exemples de ceux qui ont eu des plus bizarres & folles imaginations [...] ».

un outil de renouvellement de la réflexion sur la nature de l'homme. La puissance protéiforme de l'homme, sa capacité à devenir autre et à se différencier des autres, n'est plus ici expliquée par un principe physique, corporel (l'humeur noire), comme cela était le cas dans le *Problème XXX, I*, mais par une faculté psychologique : l'imagination<sup>66</sup>. Aucune forme de délire mélancolique n'est semblable à une autre, mais en même temps, la description du fonctionnement de l'imagination chez les mélancoliques permet de saisir un trait propre à l'être humain. Le propos développé dans le chapitre VI confirme en effet la validité d'un des critères présenté au chapitre I (mais aussi dans le chapitre IV du livre I de l'*Histoire anatomique*) pour établir la supériorité de l'homme sur l'animal : c'est parce que « l'homme a la liberté de concevoir ce qui lui plaît, encore qu'il n'ait pas d'objets présents », parce qu'il peut « composer des montagnes d'or », « former des chimères, des ânes volants », qu'il se distingue de l'animal. La diversité des images qui accompagne le délire mélancolique prouve que l'imagination des hommes n'obéit pas seulement une finalité pratique, comme c'est le cas chez les bêtes<sup>67</sup>. On comprend en même temps que ce qui traduit le trouble de la faculté d'imaginer chez le mélancolique, c'est la manière dont les images sont formées : lorsque l'imagination fonctionne bien, elle produit librement des images de choses absentes. Alors que dans le cas des mélancoliques, cette production n'est ni contrôlée ni volontaire : la nature des images, leur mode de production, dépend des conditions de vie, des activités pratiquées, des passions qui caractérisent tel ou tel individu. L'analyse du cas

---

<sup>66</sup> Sur les changements induits par ce passage de la pathologie de l'humeur noire à la force de l'imagination, voir Patrick Dandrey, « De la pathologie mélancolique à la psychologie de l'autosuggestion : l'herméneutique de la sorcellerie et de la possession au XVII<sup>e</sup> siècle », *Littératures classiques* 25 (1995), p. 135-159.

<sup>67</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. I, p. 7 : « Je veux qu'un chacun voie la différence qu'il y a entre l'imagination des bêtes et celle des hommes. L'imagination des bêtes [...] n'est adonnée qu'à la pratique, c'est-à-dire ou à la poursuite de ce qui leur sert, ou à la fuite de ce qui leur peut nuire. L'imagination de l'homme sert & à la pratique & à la contemplation. L'imagination des bêtes ne peut feindre aucune image, sinon en tant qu'elle lui est présente : l'homme a la liberté de concevoir ce qui lui plaît, & encore qu'il n'y ait d'objets présents [...]. L'imagination des bêtes ne compose point de montagnes d'or, ne forme point de chimères, et d'ânes volants, comme fait celle de l'homme [...] ».

pathologique permet ici de progresser dans la compréhension du mode de fonctionnement des facultés de l'âme et de faire de l'étude des pathologies de l'âme une source toute aussi importante pour la connaissance de soi que l'étude de l'anatomie du corps.

\*\*\*

On comprend alors l'intérêt pour le médecin d'adopter ces deux points de vue sur l'homme et de développer ces deux types de discours : l'un qui part de la description de l'état *normal* de l'homme, au sens où le discours de l'anatomiste porte sur le corps humain comme norme idéale, comme étalon permettant d'évaluer les productions naturelles comme les productions artificielles, et l'autre qui part de la description de ses états *pathologiques*. Le point de vue adopté dans les quatre discours (celui du médecin particulier) conduit à répondre d'une manière beaucoup plus différenciée, circonstancielle, à la question « qu'est-ce que l'homme ». Les maladies se manifestent sous une diversité de formes qui peuvent dépendre du tempérament, du sexe (ces discours sont adressés à une femme), de l'âge, du lieu de vie, des activités pratiquées, de la profession ...

Loin de se contredire donc, ces deux discours se complètent ou s'enrichissent mutuellement. Leur juxtaposition permet de réaffirmer la validité de la leçon que tire Hippocrate de sa rencontre avec Démocrite : c'est dans la description de l'état pathologique que l'on peut trouver la vérité de la santé<sup>68</sup>. Parler de l'homme malade c'est non seulement faire voir concrètement comment se manifeste l'extrême diversité de l'être humain, mais c'est aussi le moyen, après avoir mis en danger tous les critères distinguant traditionnellement l'homme de

---

<sup>68</sup> Hippocrate, *Sur le rire et la folie*, *op. cit.*, p. 63 : « En Démocrite, on trouve la vérité de la santé [...] ». C'est aussi cette leçon que reprend George Canguilhem, *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, in *Le normal et le pathologique*, *op. cit.*, p. 14 : « c'est dans le pathologique, édition en gros caractères, qu'on déchiffre l'enseignement de la santé [...] ».

l'animal, de proposer d'autres critères possibles de distinction. L'imagination définie comme une puissance protéiforme et rattachée à la nature elle-même protéiforme de l'homme constitue en effet un des traits majeurs de l'anthropologie qui va se mettre en place à partir de l'âge classique, et que l'on verra à l'œuvre aussi bien chez les philosophes français qu'au sein de la philosophie anglaise<sup>69</sup>.

Si l'œuvre d'André Du Laurens apparaît comme un moment charnière, entre la Renaissance et la période moderne, cela ne tient pas uniquement à un changement concernant la manière d'écrire (passage d'un discours générique à un discours plus attentif à la diversité et à la variabilité de l'homme) ou la méthode<sup>70</sup>. Ce qui est en jeu dans le *Discours sur les maladies mélancoliques* et dans l'*Histoire Anatomique*, c'est l'articulation entre deux images de l'homme, l'une pré-moderne, l'autre résolument moderne. Comme le souligne Marie Gaille, l'homme de l'*Histoire Anatomique* (mais aussi celui qui est décrit dans le premier chapitre du *Second Discours*) est assez semblable à celui que peint Vésale dans la *Fabrique du corps humain* (1543) : il s'inscrit dans le cadre d'une conception pré-copernicienne du monde<sup>71</sup>. Décrire la composition du corps humain, son organisation cohérente et hiérarchisée, c'est mettre en évidence l'ordre de l'univers et la perfection de son créateur. Le portrait du mélancolique nous donne en revanche à voir une représentation de l'homme que l'on peut qualifier de moderne puisqu'elle se traduit non seulement par une remise en cause de son statut particulier au sein de la

---

<sup>69</sup> Voir en particulier les développements de Nicolas de Malebranche dans la *Recherche de la Vérité*, livre II, troisième partie, « De la communication contagieuse des imaginations fortes » : Nicolas de Malebranche, *Œuvres*, vol. I, éd. Geneviève Rodis-Lewis, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1979, p. 243 et suivantes. Voir aussi l'utilisation de cette notion par Anthony Ashley Cooper de Shaftesbury dans la *Lettre sur l'enthousiasme* (1708), éd. et trad. Claire Crignon-De Oliveira, Paris, Le Livre de poche, 2002.

<sup>70</sup> Comme le souligne Patrick Dandrey, *Anthologie [...]*, *op. cit.*, p. 622, le *Discours sur les maladies mélancoliques*, véritable *Discours de la Méthode* de la mélancolie, marque « le passage, encore hésitant mais déjà sensible, d'une logique de l'addition régulée à une logique de la distinction pertinente ».

<sup>71</sup> Marie Gaille, « Qu'est-ce que l'homme ? [...] », *art. cit.*, p. 67, renvoie sur ce point à l'article de George Canguilhem, « L'homme de Vésale dans le monde de Copernic : 1543 », in *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1988, p. 27-35.

création (celui d'être créé à l'image de Dieu), mais aussi par une remise en cause de l'idée d'un fondement naturel de l'ordre social et politique.

Le discours des médecins, et tout particulièrement celui qui se donne pour objet l'étude de la pathologie mélancolique, a certainement exercé une forte influence sur les philosophes, particulièrement sensible à la manière dont ils décrivent l'état de nature et l'articulation entre « félicité » et « misère » de l'homme. La proximité est en effet frappante entre le tableau clinique du mélancolique devenu semblable à une bête, tel qu'il est brossé par André Du Laurens ou par Jourdain Gibelet, et la description de l'état de nature telle qu'on la trouve sous la plume de Thomas Hobbes au chapitre XIII du livre I du *Léviathan*<sup>72</sup>. Cet homme qui, en l'absence de société, vit dans « la crainte et le risque continuel d'une mort violente », dont la vie est « solitaire, besogneuse, pénible, quasi-animale, et brève »<sup>73</sup>, paraît en effet bien proche du mélancolique tel qu'il est représenté par André Du Laurens, « animal sauvage, ombrageux, soupçonneux & solitaire » qui ne « peut vivre en compagnie »<sup>74</sup>.

C'est par cette suggestion que nous concluons notre parcours de l'œuvre de Du Laurens : le portrait du mélancolique préfigure le portrait de l'homme à l'état de nature, « ennemi de chacun », mais aussi et surtout de lui-même. Comme l'état de guerre, l'état du mélancolique, tel qu'il est décrit dans le *Discours sur les maladies mélancoliques* et plus largement dans le discours médical sur la mélancolie, n'a certainement jamais existé. Mais le simple fait de

---

<sup>72</sup> Thomas Hobbes, *Léviathan* (1651), éd. François Tricaud, Paris, Dalloz, 1999, Première partie, ch. XIII, p. 121 : « De la condition naturelle des hommes en ce qui concerne leur félicité et leur misère ».

<sup>73</sup> Thomas Hobbes, *Léviathan*, *op. cit.*, p. 125. On notera d'autres rapprochements frappants, entre les traits caractéristiques de la pathologie mélancolique et l'anthropologie hobbesienne. En particulier dans le chapitre VI du livre I où Hobbes insiste sur « le changement perpétuel » qui caractérise la « constitution du corps d'un homme » (p. 48), mais aussi dans le chapitre VIII où la mélancolie est qualifiée de « folie » qui se manifeste de diverses manières : « abattement [qui] rend l'homme sujet à des craintes sans fondement », fait de « hanter des lieux solitaires, les sépultures [...] actes superstitieux, [...] crainte de telle ou telle chose particulière, variable selon les individus » (p. 70).

<sup>74</sup> André Du Laurens, *Discours*, 2012, *op. cit.*, ch. II, p. 16.

l'imaginer nous aide à discerner le genre de vie qui prévaudrait en l'absence de pouvoir politique : un genre de vie dépourvu d'humanité, quasi animal et sauvage. En brossant le portrait du mélancolique, André Du Laurens met ainsi indirectement en danger l'idée d'un fondement naturel de l'ordre social, qu'il défend par ailleurs dans son *Histoire Anatomique*.